



## À deux, à la verticale du globe

rencontre Près de Ceüse (Hautes-Alpes), avec Stéphanie Bodet et Arnaud Petit, ex-champions d'escalade

Par Antoine CHANDELLIER

C'est comme si Ulysse emmenait Pénélope dans son Odyssée. Les falaises de Ceüse, c'est leur île, le port d'attache des heureux retours. Elles dominent leur maison et avec son vélo électrique, lui, grimpeur aux pieds légers, atteint les premières longueurs en 25 minutes. Ce sont des héros très discrets. Entre le Savoyard Arnaud Petit, formé au CAF d'Albertville, vainqueur de la coupe du monde 1996 et la Gapençaise Stéphanie Bodet lauréate de plusieurs manches mondiales, c'est «21 ans de cordée et d'amour fertile», écrit la seconde dans A la verticale de soi qui vient de paraître. Sylvain Tesson, illustre préfacier, parle de sa trace à elle comme d'une «éducation sentimentale en milieu vertical, une avancée timide et délicate en milieu extrême». Ou comment la petite asthmatique a atteint les sommets en roseau grim pant hypersensible, suivant au bout du monde l'homme de sa vie.

L'ado qui étouffait en cours de gym, inconsolable de la perte de sa petite sœur, a su trouver la force de déployer ses ailes. L'académicien Jean-Christophe Rufin, partenaire de cordée occasionnel, loue «l'énergie de sa révolte, son besoin d'idéal et d'amour.» L'escalade comme une thérapie? Stéphanie le croit: «L'effort est fragmenté. Quand tu grimpes, ta respiration se calme, tu es tellement concentrée sur ce que tu fais que les effets s'estompent.» Au fil des expéditions, son organisme s'accoutume à l'air raréfié faisant fi de ses difficultés respiratoires. «Manquer d'oxygène en bas t'habitue à l'altitude en haut».

«La vie en paroi désencombre du manège de la séduction»

Arnaud et Stéphanie sont le fruit de la démocratisation de l'escalade devenue «pratique sportive traditionnelle où certains ne deviendront que des champions de l'entraînement». Eux se sont émancipés des œillères de la compétition. «Je vais apprendre à grimper», dit Stéphanie, une fois retirée des stades verticaux. Dans les pas d'Arnaud, elle mesure que l'essence de ce jeu n'est pas dans les couronnes et les lauriers mais dans la vraie voie «sur les grandes parois». Arnaud, à la différence de son frère, François Petit, champion du monde et ingénieur qui exploite le plus grand réseau de salles urbaines, a vite pris le large de la haute montagne. À l'Ensa, lors de sa formation de guides, il sort major de sa promotion, non sans susciter une remise en question de la maison mère des pros de la montagne, l'élève osant noter à son tour les pros. Il est de ceux qui taillent leur route.

Quand elle le suit pour l'ouverture de sa célèbre ligne éponyme au Grand Capucin, Stéphanie n'en mène pas large. Le début d'une vie dans le vide entre bivouacs glaciaux ou sueurs froides amazoniennes. L'album de

souvenir de ces vagabonds pas comme tout le monde, hors de tout club de vacances et des sentiers battus, est une mosaïque de topos: Jordanie, Madagascar, Maroc, Mali, tour de Trango au Pakistan «les Drus à 6000m», le Corcovado de Rio ou ce tunnel karstique dans le sud de la Chine...

Lui a 45 ans, elle 40 et ont passé une bonne part de leur existence à l'aplomb du monde. Et, en toutes circonstances, Stéphanie ne se départit pas de son sourire: «La vie en paroi nous désencombre du petit manège de la séduction et de la courtoisie. Encordés avec nous, nos besoins primaires, pendue avec nous au relais, notre petite vie de mammifère que l'horizontalité et le confort nous avaient fait oublier.» Et de décrire cet art élaboré pour faire pipi malgré le baudrier et les mauvais vents rabattants. Et que dire de ces douze nuits en paroi lors de l'un de leurs exploits aux chutes Salto Angel, les plus hautes du monde au Venezuela? «La pudeur change par rapport au sol. La montagne simplifie les choses».

Douze nuits pour gravir les plus hautes chutes du monde

Ils sont complémentaires, comme l'eau et le feu. Lui le scientifique -maîtrise de physique- a la force, le courage, elle la finesse, c'est une la littéraire -CAPES de lettres. Lui voulait défricher des parois vierges. Elle était mue par l'exotisme, le voyage, inspirée par ses lectures de Nicolas Bouvier. Au Venezuela, ils effleurent la limite de l'engagement. 800m de paroi déversante, dont un tiers sous l'eau, avec des relais «banzaï», plantés dans le quartzite.

Sous le synclinal de Ceüse, où le grimpeur allergique aux prises bidoigt passe son chemin, ils ont dressé leur refuge sur un terrain planté d'un rocher de cinq mètres où ils font leurs gammes. Par temps humide, leur grenier aménagé est une véritable salle à grimper indoor. À part ça, Arnaud et Stéphanie sont bien sous tout rapport. Mangent bio, prônent la décroissance, sont bercés de culture orientale et adeptes du yoga. L'escalade est devenue olympique et cela ne les émeut point: «Une belle reconnaissance. La grimpe reste une gymnastique. Mais l'essence de la pratique est en montagne. On grimpe avec des points de protections beaucoup plus espacés, sans compter les dangers objectifs.» Cette science en terrain d'aventure Arnaud l'enseigne aux jeunes des clubs alpins français de Provence-Alpes-Côte d'Azur. Tel un missionnaire prêche la bonne parole. Parce qu'il veut transmettre cette culture, ce goût de l'aventure et ce sentiment qu'avaient les pionniers quand ils regardaient une montagne. Heureux qui comme Ulysse a fait un beau voyage.



A lire: A la verticale de soi, Stéphanie Bodet, Guérin, éditions Paulsen. Parois de légende, les plus belles escalades autour du monde, Arnaud Petit, Glénat.

0Yvik9hDzeML1SahsbtmK67CHera70EEbzxApbNDscpCJkY8cGld-FrUCiOX7GgGOWJi